

ALFRED MÉTRAUX

Le vaudou haïtien

Préface de Michel Leiris



tel

gallimard

Extrait de la publication

A la mémoire de

LORGINA DELORGE

mambo de La Salines

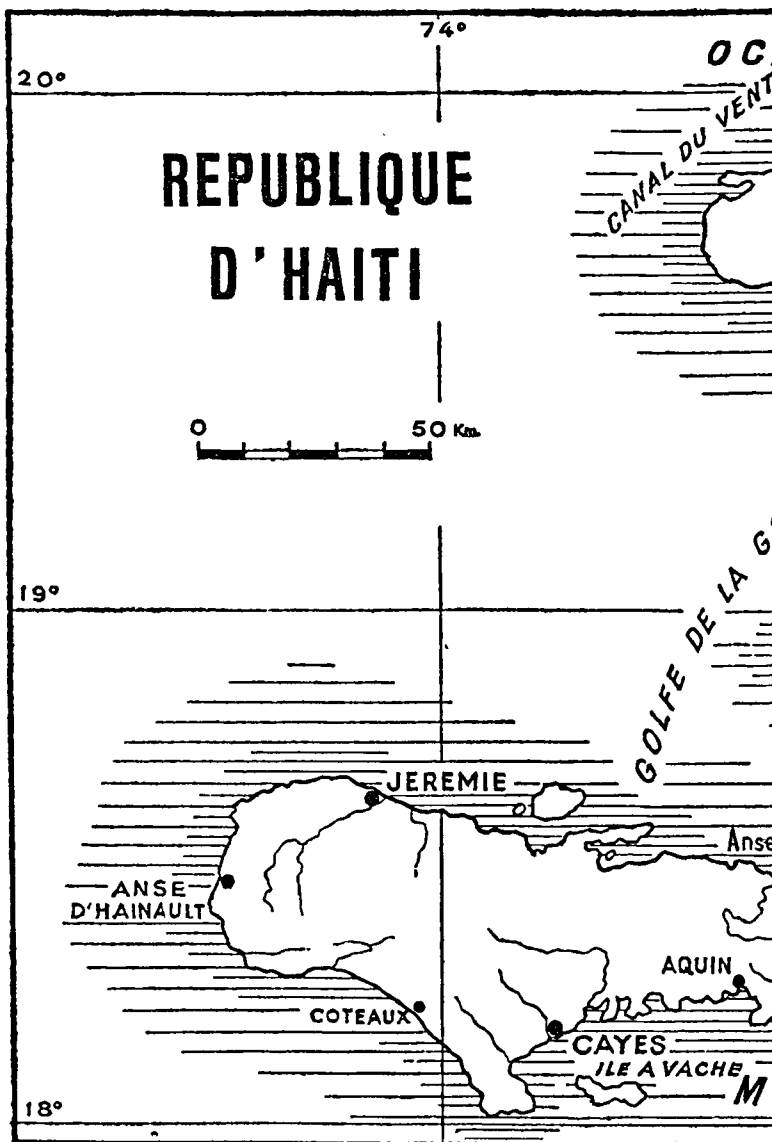
dont le « nom vaillant » fut « Dieu devant ».

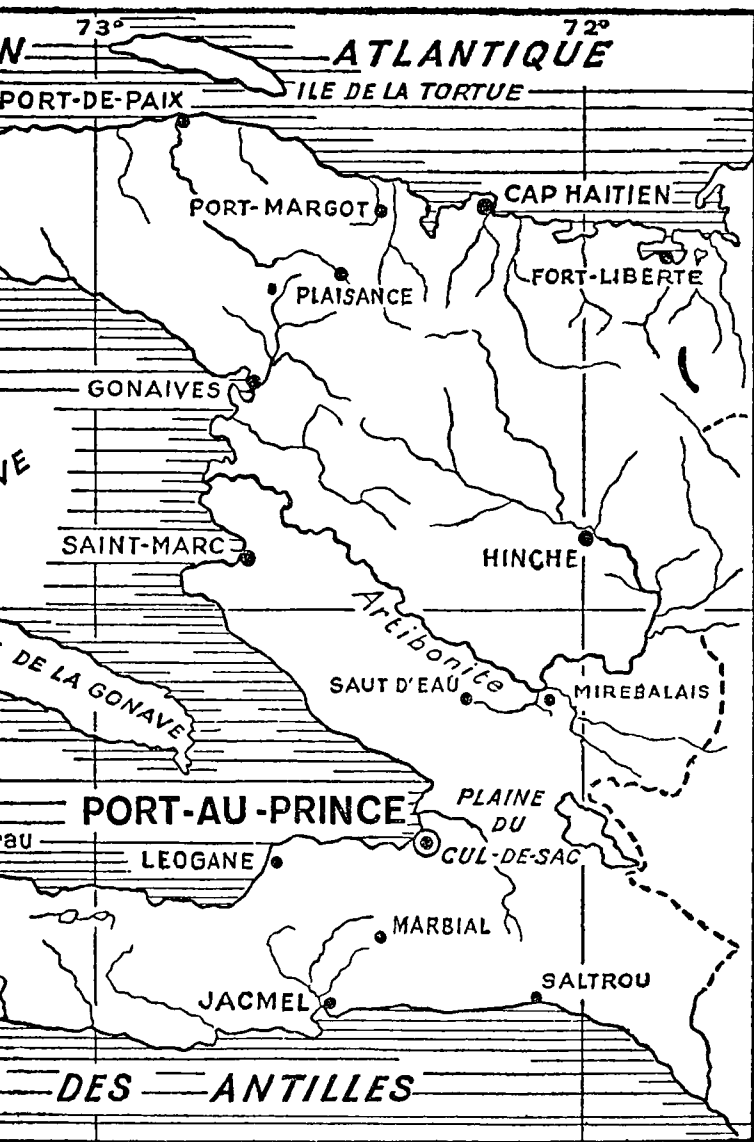
et à

MADAME ODETTE MENNESSON-RIGAUD

mambo « Assurée »

sans l'aide de qui ce livre n'aurait pu être écrit.





73°

72°

ATLANTIQUE

PORT-DE-PAIX

ILE DE LA TORTUE

PORT-MARGOT

CAP HAITIEN

PLAISANCE

FORT-LIBERTE

GONAIVES

SAINT-MARC

HINCHE

SAUT D'EAU

MIREBALAIS

PORT-AU-PRINCE

LEOGANE

PLAINE DU CUL-DE-SAC

MARBIAL

JACMEL

SALTROU

DES ANTILLES

DE

au

•

PRÉFACE

Ce n'est pas amoindrir Alfred Métraux, mais plutôt mettre l'accent sur ce qui aura fait de lui un ethnologue hors de pair, que de dire qu'en dépit de sa formation professionnelle des plus modernes, et du savoir dont il disposait en maints domaines touchant ou non à son métier, il était resté un chercheur à l'ancienne mode, gardant un peu de l'esprit aventureux de ces voyageurs ou pionniers d'il y a quelques siècles dont il a toujours goûté fortement les récits.

A la fois érudit et homme de terrain (en fait, de plusieurs terrains dont l'Amérique du Sud et la Polynésie ne sont que les principaux), curieux de tout et jamais dédaigneux du détail singulier — que celui-ci vienne par le canal de l'observation directe, par celui du témoignage recueilli ou par celui de la lecture — Métraux apparaît dans son œuvre comme quelqu'un qui se souciait avant tout de connaissance concrète et pour qui l'étude des sociétés était, plutôt qu'une voie débouchant sur des aperçus théoriques, un moyen de connaître les hommes et de les approcher du plus près, dans toute la diversité de leurs us et coutumes. L'une des qualités majeures de la plupart de ses écrits n'est-elle pas l'impression qu'ils donnent de résulter d'un contact intime et personnel de l'auteur avec la matière, gens ou choses, dont il traite? Qualité, semble-t-il, assez rare aujourd'hui, les chercheurs à peu d'exceptions près confondant objectivité scientifique et attitude de refus envers ce qui tient à leur personnalité propre et, du même coup, de prise de distance avec cette aventure intellectuelle et matérielle, leur recherche, dont pourtant les aspects circonstanciels ne sauraient être rejetés à l'arrière-plan puisqu'elle eût été, il va de soi, différente (ou n'eût même pas été) en d'autres conditions et avec un autre protagoniste. Si l'on estime — et c'est mon cas — qu'une ethnologie ainsi désincarnée manque son but en ce

sens qu'elle ne fournit que de secs diagrammes des sociétés considérées, et non des portraits où leurs particularités culturelles, telles que celui qui les décrit les a appréhendées, sont rendues assez sensibles pour qu'on puisse avoir l'illusion de les vivre, on est porté à préférer l'ethnologie en quelque sorte artisanale qu'a pratiquée Métraux à celle qui est le fruit d'un esprit froidement scientifique, tendant à mettre entre parenthèses cet enquêteur sans l'œil et sans la main de qui les enquêtés n'auraient aucune existence palpable.

« Certains mots exotiques sont chargés d'une grande puissance évocatrice. » C'est sur cette phrase, apparemment anodine mais elle-même pourvue de toute une charge de prolongements potentiels, que s'ouvre l'avant-propos placé par Métraux en tête de l'un des ouvrages les plus caractéristiques de sa manière, *Le Vaudou haïtien*. En vérité, c'est pour marquer sa défiance et, en l'espèce, s'inscrire immédiatement en faux contre ce qu'un terme comme « vaudou » suggère de sombre et de sanglant que l'auteur fait allusion au pouvoir évocateur des mots. Mais cela n'empêche que, d'entrée de jeu, il leur reconnaît bon gré mal gré cette haute vertu et qu'il dénonce les prestiges de l'exotisme comme s'il admettait implicitement qu'il en avait expérimenté les mirages tout le premier, s'intéressant peut-être au vaudou parce que, lui aussi, il avait rêvé pratiques primitives et sorcelleries lointaines. La source de la vocation ethnographique de Métraux ne fut-elle pas ce besoin d'échapper à ses démons et d'être ailleurs qui finit par le conduire à effectuer prématurément, après tant de voyages qu'il avait faits sous le couvert de sa profession, celui à propos duquel la question du retour ne se pose pas? Et n'est-ce pas, justement, ce goût profond de l'exotisme — expressément, cet élan vers d'autres cultures au sein desquelles on espère s'oublier ou se refaire — qui lui a permis une impulsion pour lui vitale étant à la base même de sa démarche scientifique, d'infuser une chaleur humaine à ce qui, autrement, n'eût été que procès-verbal éventuellement augmenté de considérations plus ou moins abstraites?

Aboutissement d'une longue enquête, menée au cours de plusieurs séjours et complétée, sur le plan comparatif, par des incursions chez les tenants d'autres cultes analogues au vaudou (candomblé brésilien, santería cubaine), le livre consacré par Métraux à l'ensemble de croyances et de pratiques qui — selon Jean Price-Mars — représenterait, en Haïti, la véritable religion « nationale », ce livre riche en descriptions et en anecdotes ne doit pas être lu dans le même esprit que s'il s'agissait d'une monographie systé-

matiquement établie et telle que les rites et les croyances y éclipse-
raient les personnages. Certes, le spécialiste trouvera là une masse
de renseignements et de vues judicieuses sur le vaudou, sur la
place qu'il occupe dans la vie haïtienne et sur ses origines, essen-
tiellement africaines. Mais l'appareil savant, encore qu'important,
semble n'avoir été l'objet d'aucune complaisance; l'auteur dit ce
qu'il a vu et ce qu'il sait, étaye ses dires autant qu'il est nécessaire,
sans toutefois s'appesantir ni se laisser prendre aux rets d'un
protocole de nature à masquer son désir, qui n'est pas un désir
de science pour la science, mais — comme les derniers paragraphes
le donnent à entendre — celui de réhabiliter une institution décriée
et celui de se retremper dans « un passé lointain et familier » à
travers cette institution qui rappelle les cultes à possession et ini-
tiation de notre antiquité païenne.

Habitué du sanctuaire de la mambó Lorgina Délorge, chez qui
il était reçu de façon presque familiale (ainsi que j'ai pu le cons-
tater en 1948, quand nos occupations professionnelles nous amè-
nèrent à nous retrouver à Port-au-Prince), Métraux sait parler
du vaudou, sinon en adepte, du moins en sympathisant autant
qu'en observateur. Sujet difficile, qui relève de la sociologie, de
la psychologie et de l'histoire des religions, outre qu'il se situe
aux confins de l'africanisme et de l'américanisme. Mais sujet
passionnant par sa complexité même, car le vaudou est un étrange
carrefour où se mêlent, dans un cadre antillais, non seulement les
apports de l'Afrique noire traditionnelle et ceux du monde chré-
tien, mais religion, magie, médecine, théâtre, musique, danse et
arts plastiques. De plus (et c'est là ce qui, affectivement, peut y
attacher des chercheurs de l'espèce dont était Métraux), il repré-
sente le lieu où un grand nombre de personnes — la plupart éco-
nomiquement déshéritées — trouvent une raison de vivre, en ce
pays dont la cruelle et aberrante dictature à laquelle il est aujour-
d'hui soumis (fléau qui lui vient, ironie! d'un ancien médecin et
ethnologue, le Dr François Duvallier) n'a fait qu'aggraver les
conditions misérables en y ajoutant un mal supplémentaire.

Quant à l'un des aspects les plus fascinants du vaudou, l'espèce
de théâtre vécu que constituent les crises de possession durant
lesquelles les dieux sont incarnés — chacun avec ses particulari-
tés de gestes, de langage, de costume — par les prêtres et les fidèles,
on en rencontre des équivalents en beaucoup d'autres régions du
monde et cela marque l'importance de cette institution. Être un
autre que soi, se dépasser dans l'enthousiasme ou dans la transe,

n'est-ce pas l'un des besoins fondamentaux des hommes et ne doit-on pas porter à l'actif de maintes sociétés non ou peu industrialisées de s'être dotées des moyens de répondre, de la façon la plus directe et la plus corporelle si l'on peut dire, à ce besoin que ne saurait satisfaire aucune organisation sociale axée sur la production pure et, de ce fait, plus ou moins fermée à l'irrationnel?

Tous ceux qui ont connu Alfred Métraux penseront comme moi, je suppose, qu'il était singulièrement apte à mener cette étude, tant comme savant que comme homme, d'autant plus compréhensif à l'égard des possédés qu'il étudiait qu'un violent désir d'évasion hors des murs de la banalité quotidienne le possédait lui-même.

Michel Leiris.

AVANT-PROPOS

Certains mots exotiques sont chargés d'une grande puissance évocatrice. « Vaudou » est l'un d'eux. Il suggère habituellement des visions de morts mystérieuses, de rites secrets ou de saturnales célébrées par des nègres « ivres de sang, de stupre et de Dieu ». Le tableau que ce livre présentera du vaudou risque de paraître pâle auprès des images dont le mot s'est alourdi.

Qu'est-ce, en somme, que le vaudou ? Un ensemble de croyances et de rites d'origine africaine qui, étroitement mêlés à des pratiques catholiques, constituent la religion de la plus grande partie de la paysannerie et du prolétariat urbain de la République noire d'Haïti. Ses sectateurs lui demandent ce que les hommes ont toujours attendu de la religion : des remèdes à leurs maux, la satisfaction de leurs besoins et l'espoir de se survivre.

Vu de près, le vaudou n'a pas le caractère hallucinant et morbide que la littérature lui prête. Un écrivain américain de talent, mais passablement mythomane, W. H. Seabrook, a donné à la légende noire du vaudou son expression la plus parfaite, mais cette légende est beaucoup plus ancienne. Elle date de l'époque coloniale où elle a été le fruit de la peur et de la haine : on n'est jamais cruel et injuste avec impunité ; l'anxiété qui se développe chez ceux qui abusent de la force prend souvent la forme de terreurs imaginaires et d'obsessions délirantes. Le maître méprisait son esclave, mais redoutait sa haine. Il le traitait en bête de somme, mais se méfiait des pouvoirs occultes qu'il lui attribuait. La crainte que les Noirs inspiraient augmentait donc avec leur avilissement. La peur diffuse que l'on perçoit dans les témoignages de l'époque s'est concrétisée dans cette hantise du poison qui, tout au long du XVIII^e siècle, a été cause de tant d'atrocités. Que certains esclaves désespérés se soient vengés de leurs tyrans en usant de substances toxiques, la chose est possible et même probable, mais la peur qui régnait sur les plantations avait sa source dans des couches plus profondes de l'âme : c'étaient les sortilèges de la lointaine et mystérieuse Guinée qui troublaient le sommeil des gens de la « grande case ». La torture et le feu n'étaient pas seulement réservés aux « empoisonneurs », mais

aussi a ceux que l'on soupçonnait de faire partie de cette secte redoutable qu'on appelait les « vaudoux ».

Pourtant, les quelques allusions faites au vaudou dans des documents ou des mémoires ignorés du grand public n'auraient pu faire de ce paganisme rural l'épouvantail qu'il est devenu si, à l'occasion de la triste affaire de Bizoton dont nous parlerons plus loin, le consul anglais Spencer St. John n'avait réuni dans son livre *Haïti or the Black Republic*, paru en 1884, les récits les plus effrayants sur les crimes des membres de la secte vaudou; cet ouvrage a été très lu, et pendant longtemps a fait autorité. Il a même inspiré à Gustave Aymard un roman d'aventures, *Les Vaudoux*, où ceux-ci sont dépeints comme des fanatiques assoiffés de sang et de pouvoir.

Les révélations de Spencer St. John sur le prétendu cannibalisme haïtien provoquèrent, de son propre aveu, une forte émotion en Europe et aux États-Unis. Devant l'indignation qu'elles suscitèrent en Haïti, il crut bon de les confirmer dans la seconde édition (1886) et même d'ajouter de nouveaux détails à ceux qu'il avait déjà relatés. A sa suite, plusieurs auteurs dénoncèrent le vaudou comme une religion de cannibales, et Haïti comme un pays de sauvages où chaque année des enfants étaient sacrifiés et dévorés par les monstrueux adorateurs du serpent.

L'occupation d'Haïti par les « marines » américaines eut entre autres conséquences celle d'attirer à nouveau l'attention du monde blanc sur cette religion africaine qu'il imaginait sous de si ténébreuses couleurs. Les rythmes de tambours qui retentissaient paisiblement dans les mornes pour stimuler l'ardeur des cultivateurs devinrent pour les occupants la voix de l'Afrique barbare et inhumaine affirmant ses droits sur une terre arrachée aux Blancs et à la civilisation.

Mon propos dans ce livre est de parler du vaudou en ethnographe, c'est-à-dire avec méthode et prudence. Si je me suis gardé de l'enthousiasme de ceux qui, au contact d'une religion exotique, sont pris d'une sorte de vertige sacré et finissent par partager la crédulité de ses adeptes, je me suis aussi efforcé d'éviter l'attitude de ces voltairiens à la petite semaine qui parlent sans arrêt de fraude rieuse avec des clignements d'œil entendus.

Mon premier contact avec le vaudou remonte à 1941. A peine débarqué de Port-au-Prince, j'entendis parler de la campagne que l'Église catholique conduisait avec beaucoup d'énergie et de violence contre « la superstition ». Ayant lu autrefois plusieurs traités sur l'extirpation de l'idolâtrie dans les colonies espagnoles, je pris quelque intérêt aux méthodes mises en œuvre par le clergé haïtien du xx^e siècle et dus m'avouer,

avec une certaine surprise, que les Dominicains et les Augustins qui, au Pérou, firent une si joyeuse chasse aux démons, n'auraient pas désavoué leurs successeurs. C'est à la Croix-des-Bouquets, près de Port-au-Prince, que j'eus la révélation de la vigueur avec laquelle les cultes africains avaient proliféré en Haïti : l'énorme pyramide de tambours et d'« objets superstitieux », qui se dressait dans la cour du presbytère, attendant le jour fixé pour un autodafé solennel, en était comme le symbole. Je plaçais en faveur de quelques pièces qui, pour des raisons esthétiques ou scientifiques, auraient mérité d'être épargnées. En vain : le curé m'expliqua que l'honneur d'Haïti était en jeu et que tout devait être détruit.

L'ampleur de l'offensive dirigée contre le vaudou et la brutalité des mesures prises contre ses adeptes m'avaient paru présager sa disparition; ce qui éveilla en moi le désir d'en entreprendre l'étude avant qu'il ne fût trop tard. L'écrivain haïtien Jacques Roumain, qui m'avait accompagné à La Tortue, était, lui aussi, convaincu de la nécessité de sauver le souvenir du vaudou, si gravement menacé. De nos conversations naquit l'idée de créer en Haïti un « Bureau d'Ethnologie » spécialement chargé de cette tâche.

Quand je revins en Haïti, en 1944, le Bureau d'Ethnologie, fondé par Jacques Roumain, avait sauvé des flammes d'importantes collections, et entrepris diverses enquêtes sur des aspects peu connus du vaudou. Grâce à M. Lorimer Denis et à d'autres membres du Bureau (Jacques Roumain était mort depuis quelques mois), je pus entrer en rapport avec quelques prêtres vaudou dont ils s'étaient faits des amis et des collaborateurs. C'est pendant ce voyage que j'eus la chance exceptionnelle de faire la connaissance de M^{me} Odette Mennesson-Rigaud. Peu de Blancs ont réussi à connaître le vaudou aussi intimement que cette Française devenue Haïtienne par son mariage. Il n'est de sanctuaire où on ne la reçoive en amie et, je dirai plus, en initiée. Lors d'une cérémonie vaudou, j'ai entendu son « nom vaillant » cité parmi ceux des prêtresses de Port-au-Prince. Si cet ouvrage lui est dédié, ce n'est là qu'un faible tribut de ma gratitude.

M^{me} Odette Mennesson-Rigaud me présenta à Lorgina Delorge, dont le sanctuaire se trouvait dans le quartier populaire de La Salines, non loin du lieu dit « Tête Bœuf ». « Maman » Lorgina était une prêtresse réputée qui, malgré ses ennuis financiers, respectait ses *loa* (esprits) et conduisait ses cérémonies selon la tradition que ses maîtres lui avaient enseignée. Bien qu'elle fût souvent emportée et prit, pendant ses trances, un air terrible, c'était une excellente femme, bienveillante et

hospitalière. J'ai fréquenté son sanctuaire de préférence à tout autre, et je pus ainsi participer très étroitement à la vie domestique d'un temple vaudou.

Le bon accueil de Lorgina me valut la sympathie et la confiance de tous les membres de sa confrérie. Tout en se montrant très discrète sur certaines cérémonies et sur les rites secrets de l'initiation, Lorgina et les gens de sa maison se sont efforcés de satisfaire mes curiosités, et ont toujours pris soin de m'avertir des cérémonies qui devaient avoir lieu au sanctuaire. Ma documentation repose donc dans une large mesure sur les renseignements que j'ai obtenus chez Lorgina pendant mes nombreux séjours en Haïti. Lorgina est morte en 1953. Je n'oublierai pas qu'elle m'appelait *pitiit caye* — enfant de la maison — et que je lui avais donné le nom de « maman ».

Mes rapports avec les sociétés vaudou ne se sont pourtant pas limités au sanctuaire de Lorgina. J'ai connu plusieurs *houngan*, en particulier Abraham, un des principaux informateurs de Jacques Roumain lorsqu'il écrivit sa célèbre monographie *Le Sacrifice du tambour assoto(r)*. J'ai également assisté à de nombreuses cérémonies à Port-au-Prince, à la Croix-des-Bouquets et à Jacmelet en 1947, je pus passer les fêtes de Noël dans un sanctuaire familial aux environs de Léogane.

Quelques anecdotes que je tiens de M. Thoby Marcelin figurent dans le chapitre sur la magie. Il me serait impossible d'énumérer ici tous ceux qui m'ont fourni des histoires d'envoûtements, de métamorphoses, de rencontres avec les mauvais esprits. Je regrette que les dimensions de cet ouvrage ne m'aient permis d'en utiliser qu'un faible nombre.

En qualité de chef d'une mission ethnographique dans la vallée de Marbial, je séjournai en Haïti de 1948 à 1950. Malheureusement, la région dont je devais entreprendre l'étude était peu propice à des recherches sur le vaudou. La campagne antisuperstitieuse y avait eu un succès presque complet. Ceux qui, dans le secret de leur cœur, restaient fidèles aux esprits ancestraux n'osaient guère l'avouer, et encore moins célébrer des cérémonies publiques. Toutefois, les conversations que j'ai eues avec ces vaudouistes « en bas châte » m'ont appris beaucoup de choses sur l'attitude des paysans envers le vaudou et sur la légende dorée de cette religion. Un voyage récent m'a permis de vérifier mes informations et de travailler dans les archives de la Bibliothèque des Frères de l'Instruction chrétienne (Institution Saint-Louis de Gonzague) qui contient de véritables trésors bibliographiques. Je remercie ici très vivement le Frère Lucien pour l'aide généreuse qu'il m'a apportée.

Je ne voudrais pas non plus oublier les jeunes Haïtiens — Rémy Bastien, Michelson Hippolyte, G. Mortel, Lamartinière Honorat, Jeanne G. Sylvain — qui m'accompagnèrent à Marbial et prirent part à l'enquête. Certaines des observations et des anecdotes qu'ils ont recueillies sur ma demande ont été incorporées au texte. Je n'oublie pas leurs efforts ni l'enthousiasme dont ils ont fait preuve. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de ma gratitude.

La présentation des matériaux très abondants recueillis au cours de ces différents séjours en Haïti n'a pas été facile. Il était impossible, sous peine de rendre cet ouvrage illisible, de décrire en totalité les cérémonies auxquelles j'ai assisté. La nécessité d'élaguer tant de détails aura, je le crains, pour conséquence de provoquer la surprise indignée des spécialistes haïtiens qui chercheront en vain dans ce livre des points de rituel qu'ils considèrent peut-être comme essentiels. D'autre part, certaines descriptions leur paraîtront différer de ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Puis-je leur rappeler que le vaudou est une religion pratiquée par des confréries autonomes dont chacune a souvent son style et ses traditions propres?

Il n'existe pas, quoi qu'on en dise, une doctrine et une liturgie vaudou auxquelles prêtres et prêtresses soient tenus de se conformer. Ce n'est là qu'une illusion très répandue et dont il convient de se garder. De même que le parler créole dans le Nord de la République se distingue par de nombreuses particularités de celui en usage dans le Centre et le Sud du pays, le vaudou pratiqué au Cap-Haïtien et à Port-de-Paix n'est pas exactement le même que celui que j'ai pu étudier à Port-au-Prince et à Jacmel. C'est donc avant tout le vaudou de la capitale et de ses environs qui fait l'objet de ce livre, bien que j'aie utilisé dans la mesure du possible les travaux du Dr Simpson, qui a séjourné à Plaisance. Le vaudou rural de Mirebalais, que nous connaissons par Herskovits, m'a paru fort voisin de celui qui m'était familier.

Nous sommes loin de posséder sur le vaudou haïtien une littérature comparable par l'étendue et la qualité à celle qui traite des cultes africains au Brésil et à Cuba. Néanmoins, ouvrages et articles sur le vaudou ne cessent de paraître et il m'a semblé utile de faire le point. Cet ouvrage se présente donc comme un essai de synthèse où j'ai cherché à tirer parti de tous les documents auxquels j'ai pu avoir accès. J'ai naturellement donné la préférence à mes propres observations et je n'ai eu recours aux travaux de mes prédécesseurs que lorsqu'ils apportaient des renseignements que, pour une raison quelconque, je n'avais pu recueillir moi-même.

Le grand précurseur des études sur le vaudou est Moreau de Saint-Méry qui, dans un texte célèbre, en a donné à la fin du XVIII^e siècle une description sommaire, mais précieuse. Parmi les auteurs relativement anciens qui ont parlé de cette religion d'une façon sérieuse, citons Aubin dont l'ouvrage sur Haïti, écrit au début du siècle, est une source trop souvent négligée.

C'est au D^r Jean Price-Mars, aujourd'hui ambassadeur d'Haïti, que revient le mérite d'avoir rendu le vaudou respectable et même sympathique à l'opinion publique haïtienne en exorcisant le fantôme qu'il était devenu. *Ainsi parla l'oncle* restera donc un grand classique haïtien, moins peut-être par ses pages encore trop timides sur le vaudou que par l'influence qu'il a exercée sur toute une génération. Il y aurait injustice à ne pas mentionner également le nom du D^r Dorsainvil qui, quelques années plus tôt, avait cherché lui aussi à interpréter le vaudou scientifiquement et à expliquer la possession mystique par la névrose.

L'œuvre de Jean Price-Mars suscita une série de travaux et d'articles qui parurent dans des journaux ou des revues locales. Le *Bulletin du Bureau d'Ethnologie*, fondé par Jacques Roumain, offrit une tribune aux intellectuels haïtiens tels que François Duvalier, Lorimer Denis, Emmanuel Paul, Lamartinière Honorat, Michel Aubourg, qui se consacrèrent à l'étude du vaudou et à celle de certains aspects du folklore.

Au major Louis Maximilien, nous sommes redevables d'un ouvrage, *Le Vaudou haïtien*, qu'on peut consulter avec profit, même si l'on n'est pas toujours d'accord avec les spéculations de l'auteur. Bien que le livre de Milo Rigaud *La Tradition vaudou et le vaudou haïtien* soit dominé par des préoccupations occultistes et échappe de ce fait à l'ethnographie, il n'en contient pas moins d'excellentes descriptions de cérémonies, et des renseignements copieux et fort exacts que l'on chercherait vainement ailleurs. Certes, le vaudou attend encore son Homère ou, plus modestement, un bon folkloriste qui prenne la peine de fixer la riche tradition orale concernant les divinités de son panthéon. Mais un effort a été tenté dans ce sens par M. Milo Marcelin, qui a consacré deux plaquettes à quelques dieux vaudou particulièrement importants.

Parmi les ethnographes étrangers qui se sont occupés du vaudou, Melville I. Herskovits a assumé le rôle de pionnier. Son livre *Life in an Haitian Valley*, écrit en 1936, fait encore autorité et si des travaux postérieurs, notamment ceux de M^{me} Odette M.-Rigaud elle-même, l'ont complété sur de nombreux points, ils n'ont révélé aucune erreur d'observation ou d'interprétation.

Le musicologue américain Harold Courlander, partant de l'étude des chants et des rythmes vaudou, en a profité pour dresser un répertoire des dieux et des danses. Le sociologue E. Simpson, également Américain, a entrepris l'étude de la région de Plaisance. Il est l'auteur de plusieurs articles sur les rites vaudou tels qu'ils se célèbrent dans le Nord du pays. Dans cette liste très sommaire de nos principales sources, une place de choix doit être réservée au livre d'une cinéaste américaine, Maya Deren, qui, dans *Divine Horsemen*, s'est révélée excellente observatrice, bien qu'elle ait, elle aussi, alourdi son livre de considérations pseudo-scientifiques qui en diminuent la portée.

Le vaudou aujourd'hui fait moins peur. Les Haïtiens le regardent de plus en plus comme du « folklore », mot qui conjure dans leur esprit le tort que ces pratiques pourraient faire à la réputation de leur patrie. Tous les pays n'ont-ils pas un « folklore »? Il est donc normal et même souhaitable qu'Haïti ait le sien. Ceux qui à l'étranger disent à leurs amis : « Ne va pas en Haïti : le vaudou c'est chose diabolique, c'est le culte des serpents et de la magie noire » se font rares. L'attitude de défiance et même de dégoût cède à une curiosité qui, peu à peu, se transforme en sympathie indulgente. Mais les préjugés sont tenaces. Seule l'ethnographie, en expliquant la véritable nature du vaudou et en jetant sur les faits sa lumière froide, éclairera les zones d'ombre qui entourent cette religion et dissiperont les cauchemars qu'elle inspire encore à beaucoup de gens mal informés.

Certains Haïtiens s'attristeront sans doute de ce qu'un étranger qu'ils ont accueilli si amicalement ait éprouvé, comme tant d'autres, le besoin d'écrire un livre sur ce vaudou qu'ils considèrent comme un des aspects les plus fâcheux de leur culture nationale. Qu'ils sachent que je n'ai pas cédé au désir d'exploiter un sujet dont le seul énoncé pique la curiosité du public, ni voulu me tailler un succès au détriment de la réputation de leur pays. Dans le vaste domaine de l'ethnographie, j'ai toujours été intéressé par les phénomènes religieux et la formation des cultes syncrétiques. Le vaudou m'a été, à cet égard, un champ particulièrement fécond. Je n'en fais pas l'apologie et je sais que tôt ou tard il devra disparaître. Mon but a été de le décrire tel qu'il m'est apparu. A d'autres ethnographes de décider si je me suis trompé ou non. Je me tiendrai pour satisfait si, en abordant l'étude du vaudou avec sérieux et patience, j'ai pu contribuer à faire connaître ce petit peuple des campagnes et des villes haïtiennes, que j'ai appris à aimer et à respecter.

La langue des sectateurs du vaudou est le créole, parlé

en Haïti par toute la population à l'exception de la haute bourgeoisie. Ce n'est pas un patois grossier comme on l'a souvent dit, mais une langue de formation relativement récente qui dérive du français, comme celui-ci du latin. Il a conservé des habitudes phonétiques et des catégories grammaticales d'origine nettement africaine. La plupart des auteurs qui se sont occupés du vaudou transcrivent le créole selon l'orthographe étymologique française. En ce faisant ils facilitent la compréhension des termes qui ne se sont pas trop éloignés de l'original ou qui même ont maintenu intégralement leur forme française. Le désavantage de cette méthode est de ne rendre qu'imparfaitement les sons du créole et de faire régner l'arbitraire dans toute la partie de la langue qui a évolué au point de se détacher de sa souche originelle. Il eût donc été logique d'employer pour le créole un système d'écriture phonétique à la fois plus simple et plus exact. Si j'ai cependant suivi l'exemple de mes devanciers, c'est que cet ouvrage est destiné à des non-spécialistes. Il ne fallait pas rebuter le lecteur par des graphies qui lui dissimuleraient un mot français. Qui s'aviserait que *pwê* n'est que la transcription de « point » et *nâm* de « l'âme » ? En donnant aux mots créoles une apparence exotique, j'aurais encouru le reproche de pédanterie.

Il en va tout autrement pour les textes en créole qui ne sont pas incorporés dans des phrases françaises et qui sont cités par souci d'exactitude scientifique. L'usage d'une orthographe phonétique s'imposait donc pour eux. J'ai adopté celle introduite en Haïti par les missionnaires protestants et recommandée par les linguistes. Elle obéit au principe de toute transcription phonétique. A chaque son correspond un seul symbole. Cette règle souffre une seule exception, le son *ch* en français (*sh*, en anglais) a été rendu par deux lettres uniquement pour éviter l'emploi d'un signe diacritique sur le *s*. La nasalisation est indiquée par un accent circonflexe sur la voyelle (*â* : an, en) (*ê* : ein, in, ain) (*ô* : on, om). L'accent grave sur une voyelle marque l'ouverture; l'accent aigu la fermeture. Le son français rendu par *ou* est transcrit : *u*. Nous avons donc simplifié l'orthographe dite Laubach qui maintenait la graphie *ou* pour *ou*, et *gn* pour le *n* mouillé, lequel dans cet ouvrage est représenté par *ñ*. Les fragments de langue africaine qui se sont conservés dans la liturgie vaudou sous le nom de « langage » ont été transcrits selon le même système *.

* Les objets du culte vaudou figurant dans cet ouvrage font partie des collections du Musée de l'Homme (M. H.) et ont été dessinés par le Service de muséologie de ce Musée, que je tiens à remercier très vivement.

HISTOIRE DU VAUDOU

ORIGINES ET HISTOIRE DES CULTES VAUDOU.

L'histoire du vaudou¹ commence avec l'arrivée des premiers contingents d'esclaves à Saint-Domingue dans la seconde moitié du xvii^e siècle.

Les auteurs tels que Moreau de Saint-Méry, qui nous ont décrit les conditions sociales et économiques de Saint-Domingue à la fin de l'époque coloniale, se sont plu à énumérer les nombreuses peuplades africaines dont ils avaient rencontré des représentants sur les plantations : Sénégalais, Wolof, Foulbé, Bambara, Quiamba, Arada, Mine, Caplaou, Fon, Mahi, Nago, Mayombé, Mondongue, Angolais², etc. A parcourir ces listes, on pourrait croire que l'Afrique entière a contribué au peuplement d'Haïti, mais, tout comme Herskovits³, je doute fort que les tribus de l'intérieur aient compté pour une part importante dans cette migration forcée. Le vaudou n'est pas un amalgame de représentations mystiques et de pratiques rituelles empruntées à toutes les régions de l'Afrique noire.

Les recensements que nous possédons sur la population servile ne nous donnent pas beaucoup d'indications sur la proportion des différentes « nations » noires représentées dans la colonie. On ne pourrait l'estimer de façon précise qu'après un méticuleux dépouillement des connaissements des bateaux négriers, des actes de vente, et des avis publiés dans les journaux locaux. Les résultats d'une telle recherche excéderaient la simple satisfaction d'une curiosité d'érudit. Elle seule pourrait nous aider à reconstituer l'histoire du vaudou, sans que notre attention s'égaré à travers des régions et des cultures qui n'ont jamais contribué à la formation du peuple et de la civilisation d'Haïti.

Cependant, avant même qu'une telle enquête ait été entreprise, on peut conclure des témoignages historiques dont nous disposons, ainsi que des nombreuses survivances africaines cons-

ALFRED MÉTRAUX

Le vaudou haïtien

Haïti, pour beaucoup, c'est l'île magique,... c'est l'île des morts vivants, les zombis, l'île d'une religion mystérieuse, orgiaque, sanglante peut-être : le vaudou.

Le livre de M. Métraux nous montre tout cela dans la lumière de la vérité.

Robert Kanters

«Le vaudou appartient à notre monde moderne, sa langue rituelle dérive du français et ses divinités se meurent dans un temps industrialisé qui est le nôtre ; ne serait-ce qu'à ce titre, il relève de notre civilisation.»

Alfred Métraux

Né à Lausanne en 1902, Alfred Métraux fit à Paris ses études universitaires. Diplômé de l'École des langues orientales, docteur ès lettres, il devint l'un des maîtres de l'ethnologie d'Amérique latine. De 1950 à 1962, il anima un grand nombre de projets de l'Unesco. Hormis *Le vaudou haïtien*, Alfred Métraux a publié, entre autres, *L'île de Pâques*. Il est mort en 1963.

André Pierre : "Guédé Nibo" (détail), D.R.
Photo © Marc Petitjean - C.E.D.R.I.



9 782070 296538

Extrait de la publication 77-XI



A 29653

ISBN 2-07-029653-9